UN MÉDECIN ITALIEN DE LA FIN DU XVIIe SIÈCLE

Georges BAGLIVI

(8 septembre 1668 — 17 juin 1707)

RECTIFICATIONS BIOGRAPHIQUES

Par le Dr Paul FABRE (de Commentry)

Correspondant national de l'Académie de Médecine,
Président de l'Association des médecins de l'Allier,
Médecin en chef de l'Hôpital de Commentry,
Membre correspondant de l'Académie Royale de Médecine de Belgique, etc.



PARIS
G. STEINHEIL, ÉDITEUR
2, rue Casimir-Delavigne, 2

1896



UN MÉDECIN ITALIEN DE LA FIN DU XVIIe SIÈCLE

GEORGES BAGLIVI

(8 septembre 1668 — 17 juin 1707).

RECTIFICATIONS BIOGRAPHIQUES

Parmi les hommes qui font métier d'érudition, il n'en est pas, me semble-t-il, qui agissent vis-à-vis de leur public avec autant de désinvolture, de légèreté, et même d'outrecuidance, que bon nombre de médecins; je parle des médecins prétendus érudits. Je me suis maintes fois demandé comment, dans une corporation composée d'hommes aussi instruits que l'est notre confrérie médicale, tant d'erreurs historiques, biographiques et surtout bibliographiques, peuvent être lancées si facilement. Et encore si elles n'étaient que lancées, il n'y aurait que demi-mal, mais elles sont accueillies avec faveur sinon avec reconnaissance, et jamais avec la moindre arrière-pensée; puis, bientôt après, ces mêmes erreurs sont reproduites avec empressement et avec complaisance, bien rarement corrigées, mais souvent considérablement augmentées.

D'où nous vient donc, à nous, médecins, cette sorte de naïveté qui nous fait incliner notre esprit et notre libre arbitre devant les assertions pédantesques de quelques faux savants? Couverts de la poussière de livres qu'ils ont à peine ouverts, et hérissés d'un appareil effrayant de termes polyglottes qu'ils ne comprennent pas, c'est ainsi que la plupart de nos modernes érudits se font écouter. On ne saurait discuter avec eux, ils vous rebutent. On n'ose les approcher, ni à plus forte raison demander des explications à des hommes qui semblent non seulement avoir plongé jusqu'au fond de cet océan de livres et de brochures que l'invention de Gutenberg multiplie tous les jours de plus en plus et à foison, mais y vivre à l'aise.

D'autre part le médecin praticien, absorbé par les soins et les soucis de sa clientèle, par ses observations incessantes, par le besoin de se tenir au courant des recherches et des découvertes nouvelles, n'a guère de temps pour regarder en arrière, et il se fie volontiers à ceux qui se présentent à lui comme les dépositaires du passé. C'est bien sur cette docilité acquise de la multitude des médecins que comptent les demi-érudits qui nous encombrent d'erreurs. Ils savent, par expérience, qu'ils s'adressent, qu'on nous passe le mot, à des *gobeurs*, et ils agissent à la manière de ces voya-

geurs qui viennent de loin et dont on ne peut facilement aller vérifier les assertions. Plutôt que de broncher ou de paraître ignorer, je ne dirai pas qu'ils préfèrent mentir, mais du moins ils ne cherchent ni à établir ni à rétablir la vérité. Habitués à être crus sur parole, et sûrs de l'être, ils écrivent sans sourciller. Ils n'examinent pas, ils transcrivent, eux dont la devise devrait être celle que J.-J. Rousseau avait empruntée à Juvénal :

. . . . *Vitam impendere vero.*

Mais prenons un exemple. Nous n'en saurions citer de plus démonstratif que la vie de BAGLIVI, auquel une Revue médicale des mieux rédigiées, *Il Morgagni*, consacrait une notice, il y a quelques années (dans le dernier n° de 1885). L'auteur, un médecin de Berlin, le docteur Max Salomon, se posait en redresseur de torts. En cela, il avait raison. Mais il a prétendu faire le jour sur une multitude de points de la vie de BAGLIVI, et nous trouvons qu'il a exagéré la portée de son article. Car, somme toute, il n'apporte aucun document nouveau ; il n'a pas suivi ses devanciers dans toutes les erreurs qu'ils ont commises, c'est là un grand mérite, mais il ne nous présente aucune découverte, et c'est là un défaut quand on a la prétention de venir rectifier et compléter l'histoire d'un grand médecin. Quoi qu'il en soit, nous devons savoir gré à M. Max Salomon d'avoir su quitter l'ornière.

I

On en conviendra d'ailleurs aisément, Georges Baglivi n'a pas eu de chance avec ses biographes.

Eloy, qui, dans la 1re édition de son *Dictionnaire historique de la médecine* (1755), n'indiquait ni le lieu, ni la date de sa naissance, en quoi il ne risquait pas de se tromper, se contenta, dans son édition de 1774, de donner pour sa naissance la date de l'année (1668) ; mais il ne sait s'il doit, avec Haller, le faire naître à Raguse, ou, avec Nicolas Comnène, dire qu'il était de Lecce. De plus, il le fait mourir en 1706, un an trop tôt.

Goulin, dans l'Encyclopédie méthodique, s'est contenté de copier Eloy.

Chaussier et Adelon (Biographie universelle de Michaud, t. III, 1811), donnent les mêmes dates que Eloy et Goulin.

Dans la Biographie médicale de PANCKOUCKE, Castel fait naître Baglivi en 1669, mais il donne la date exacte de sa mort (17 juin 1707).

DEZEIMERIS reproduit les mêmes dates que Castel.

Ferdinand HŒFER, lui, a voulu être plus exact que ses prédécesseurs et il a trouvé cependant moyen de se tromper. Il nous dit que Baglivi naquit en 1669 et mourut en 1707. Mais, pour augmenter l'autorité de son assertion (fautive), Hœfer ajoute : « Tous les biographes, à l'exception de Fabroni, ont donné ici des dates inexactes. Les uns font naître Baglivi en 1663, les autres en 1668. Or, Baglivi raconte lui-même (*Præfat. in specim. IV, Librorum de Fibrâ*, etc.), qu'il tomba malade d'une fièvre aiguë en janvier 1692, et qu'il avait alors *vingt-trois ans* ; il naquit donc en 1669 (1) et il mourut à l'âge de trente-huit ans, c'est-à-dire en 1707, et non en 1702, comme on l'a prétendu. » *(Nouvelle biographie générale de Didot).*

(1) Pourquoi donc ? à moins d'être né dans les premiers jours de janvier 1669, Baglivi devait, pour avoir 23 ans révolus en janvier 1692, être né en 1668. C'est fixer une date bien à la légère et comme si l'on cherchait à se tromper que d'indiquer l'année 1669, sur une phrase aussi peu explicite.

(2) Ferrario (Filippo) désigne les dates suivantes : ..... septembre 1669 et 17 juin 1707, pour la naissance et pour la mort de Baglivi, dans la notice qu'il a consacrée au *Bacon de la médecine* (Pavie, 1839). Cette notice serait d'ailleurs, si nous en croyons l'excellente *Bibliographie biographique universelle* de Edouard-Marie Œttinger, la seule biographie consacrée spécialement à Baglivi. Et elle n'a que 8 pages !

Daremberg, dans son *Histoire des sciences médicales* (p. 783), donne les dates 1668 et 1706, tandis que, dans le Dictionnaire de Dezobry et Bachelet, le même auteur indique les dates 1669-1707 (2).

Quant à Achille Chereau, dans le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* de Dechambre, il a naturellement commis au moins deux erreurs. Il fait naître Baglivi en 1669, mais de plus il nous indique, avec une apparence de précision, une nouvelle date de la mort : il désigne le 12 juin 1707, au lieu du 17 juin. Et cependant Chereau, qui cite la traduction française faite par le docteur J. Boucher de la *Médecine pratique de Baglivi* (Paris, in-8, 1851), aurait pu lire dans la préface de ce livre les lignes suivantes : « On comprend difficilement qu'on ait pu différer d'opinion sur son âge, quand on saura qu'il a donné lui-même, dans le Traité *De la Tarentule*, chap. XII, son acte de naissance. On peut donc affirmer maintenant, malgré l'autorité de Fabroni, que Baglivi naquit à Raguse le 8 septembre 1668, au lever du soleil. »

Eh bien ! Boucher lui-même mêle une erreur à sa rectification, car c'est dans le chapitre XIII, et non dans le chapitre XII de la *Dissertation sur la Tarentule* que Baglivi a placé une longue phrase incidente pour nous dire, et non sans un certain ton de chauvinisme, où et quand il est né :

« Ipse vidi, dit-il, canem Ragusii, pulcherrimâ et nobilissimâ Dalmatiæ urbe, quæque olim antiquorum Epidaurus fuit et Æsculapii templo celebris, nunc est caput reipublicæ liberæ et præstantissimæ. Ibidem natus sum ipse anno 1668, die 8 septembris, oriente sole ; deindè puer cum parentibus Aletium in Apuliam migravi ubi nunc nostra sedes. Vidi, inquam, canem cui adeo exosus erat cytarhæ vel alterius instrumenti musici sonus, ut, eo audito, in magnos ululatus, ac fere in luctum conjiceretur. »

On voit donc que M. Salomon n'est pas le premier qui ait donné la date exacte de la naissance de Baglivi. Le vrai mérite en revient à M. J. Boucher, qui, de plus, a indiqué l'ouvrage renfermant le texte sur lequel on doit s'appuyer, tandis que M. Salomon se contente de dire que c'est d'une lecture attentive de ses ouvrages qu'il peut déduire que Baglivi est né le 8 septembre 1668 à Raguse, en Dalmatie. (1) Essayons maintenant, nous aussi, après une lecture attentive de Baglivi, de fixer en une courte notice les principaux traits de sa vie. Nous trouverons encore plusieurs nouveaux points d'interrogation à placer, et un trop grand nombre à laisser subsister dans cette biographie.

Georges Baglivi naquit donc à Raguse, capitale de la Dalmatie, le 8 septembre 1668, au lever du soleil. Sa famille était, dit-on, d'origine arménienne, et n'avait d'autre nom que celle de sa première patrie (Boucher). La misère lui fait quitter Raguse ; elle s'embarque et arrive par hasard à Lecce (dans la Pouille). « Sur la recommandation du Jésuite TUDISIUS, qui était leur compatriote, un médecin riche et considéré, nommé PIER-ANGELO BAGLIVI, adopta les deux enfants de la pauvre famille, les fit élever, leur laissa sa fortune, et leur donna un nom que tous deux surent rendre illustre (2). Le plus jeune, Giacomo, suivit la carrière religieuse. L'aîné, Georges Baglivi, embrassa la profession de son père adoptif et eut pour premier maître un jésuite, Michel Montaggio (3), qui lui enseigna le grec et le latin.

Est-ce à Salerne, à Padoue, à Bologne ou à Naples, que Baglivi reçut le bonnet de docteur ? C'est là une question difficile à résoudre et que le nouveau biographe, Max Salomon, n'essaye pas même de poser. Il se contente de passer outre. A défaut

(1) Le Dr Frédault, dans son *Histoire de la Médecine* (t. II, p. 136) donne les dates 1668-1708, et il ajoute, comme s'il ne savait pas faire une soustraction, que Baglivi mourut à 38 ans.

(2) M. Max Salomon, se trompant à son tour, nous dit que c'était le vrai père de Baglivi qui était médecin célèbre et l'ami intime du pape Innocent XII. Il n'a pas lu assez attentivement les œuvres de son héros.

(3) Dezeimeris le nomme Michel Mondegai.

de documents originaux, nous reproduirons tout simplement les paroles des principaux biographes :

Dans la première édition de son Dictionnaire, Eloy avait écrit les lignes suivantes : Baglivi « étudia à Naples avec beaucoup de succès ; puis il voyagea par toute l'Italie tant pour s'instruire dans les hôpitaux par l'observation des maladies que pour voir l'état de la médecine dans les Académies ».

Mais dans sa seconde édition, le même Eloy, recopié par Goulin et par Bayle et Thillaye, s'exprime ainsi : « Ce fut à Naples et à Padoue qu'il étudia la médecine ; mais ce fut dans la dernière ville qu'il prit le bonnet de docteur. Il sentit dès lors toute l'importance de l'observation et la nécessité dont elle est pour entreprendre heureusement la pratique. C'est pourquoi il voyagea par toute l'Italie. »

Chaussier et Adelon (dans la Biographie Michaud) nous disent : « Baglivi reconnut bientôt que les faits dont s'occupe la médecine appartiennent à un autre corps de système que ceux de la chimie, et sentit que, pour éviter de faire à ces faits toute application dogmatique fausse, il fallait commencer par leur scrupuleuse observation. C'est ainsi qu'il ordonna son plan d'études à l'Université de Naples, puis à celle de Padoue, où il fut reçu docteur ; et que, pour les compléter, il voyagea dans toute l'Italie, visitant les hôpitaux et recherchant surtout, parmi les livres offerts à son érudition, ceux qui peignent et décrivent les phénomènes au lieu de les expliquer. »

Castel, dans la *Biographie médicale de Panckoucke* (t I. page 489), prétend que Baglivi « étudia la médecine d'abord à Salerne et à Naples, et ensuite à Bologne où il reçut le bonnet de docteur. »

Dezeimeris, d'après Mazzuchelli, nous dit : qu'aussitôt après la mort de son protecteur ou de son père adoptif, Baglivi, « abandonné à lui-même, se livra à l'étude avec une nouvelle ardeur et ne tarda pas à prendre le bonnet de docteur en philosophie et en médecine à l'Université de Salerne. Suivant Papadopoli (***Hist. gymn. patav.***, t. II, p. 319) ce fut à Padoue qu'il fut reçu docteur. Quoi qu'il en soit, il visita ensuite l'Université de Naples, celle de Bologne, où il suivit les leçons de l'illustre Malpighi, et ses travaux lui acquirent de bonne heure une grande renommée. »

Ferdinand Hœfer élude la question en ces termes : « Devant suivre la carrière de son bienfaiteur, Baglivi fréquenta successivement les Universités de Salerne, de Padoue et de Bologne. »

Chereau (dans le *Dictionnaire Encyclopédique des sciences médicales* de Dechambre) est très affirmatif. Il nous présente Baglivi comme docteur de l'Université de Padoue. Mais Chereau a tellement l'habitude des affirmations faites à la légère qu'on ne peut lui garder rancune de ne pas nous donner des preuves de son affirmation.

Or voici que son nouveau biographe viendrait apporter un quatrième terme au problème. Car, s'il ne le dit pas expressément, il semble formellement croire que c'est à Naples que Baglivi a pris le bonnet doctoral. « Les qualités extraordinaires de son esprit lui permirent, à quinze ans, de passer aux études médicales qu'il commenca et termina à Naples. » (1)

Qui croire ? Je ne sais. Mais il m'a semblé utile d'indiquer le problème, ne pouvant l'élucider, plutôt que de le supprimer en nommant une de ces Universités par hasard, comme tous les biographes que nous venons de citer. Seul, Dezeimeris (2) a eu le consciencieux mérite de poser un point d'interrogation entre Salerne et

(1) « Le sue straordinarie doti di mente gli permisero a 15 anni de passare agli studi medici, che comincio e finì in Napoli, avendo espletati quelli d'istruzione scientifica generale. »

(2) Je me trompe, Dezeimeris n'est pas resté seul, il a eu un imitateur. P. V. Renouard, dans son *Histoire de la Médecine* (Paris, 1845, t. II, p. 400), s'exprime ainsi à propos de Baglivi : « Il reçut le bonnet de docteur à l'Université de Salerne ou de Padoue. »

Padoue. Cependant, il n'aurait pas dû ignorer que Bologne et Naples avaient été aussi mises sur les rangs, ou, ne l'ignorant pas, il aurait dû réfuter ces assertions.

Au milieu de toutes ces contradictions, une chose reste acquise, c'est que Baglivi entreprit (est-ce avant, est-ce après avoir acquis son bonnet de docteur, *chi lo sa*, mais qu'importe?) un voyage d'éducation, d'instruction et de perfectionnement. D'après M. Max Salomon, en quittant Naples, il alla d'abord faire un court séjour à Lecce, auprès de ses parents.

N'oublions pas que d'après quelques-uns de ses biographes, ses vrais parents étaient restés à Raguse et que, d'après Dezeimeris, son père adoptif était mort avant qu'il allât dans les universités, tandis que M. Salomon nous montre le père de Baglivi, médecin célèbre, ami intime du pape Innocent XII (1691-1700), vivant encore en 1702. Ici encore où serait la vérité? Voilà ce que se demandera tout lecteur tant soit peu perspicace. Voilà ce que nous nous demandions, lorsque le hasard est venu nous tirer d'embarras. C'est M. Salomon qui a raison, sauf qu'il considère le père adoptif de Baglivi comme le véritable auteur des jours de notre héros. Mais il faut bien reconnaître qu'il a grand tort de ne donner aucun appui à ses assertions: ni documents, ni preuves, ni assignation de témoins, ni indication de sources. En agissant ainsi, un biographe semble par trop étaler des prétentions à l'infaillibilité; et le commerce des érudits ordinaires, ainsi qu'en témoigne la biographie même de Baglivi, ne justifie guère de pareilles visées. Nous voulons bien vous croire, mais montrez-nous que nous devons vous croire. Eh bien! je viens apporter, moi, dont ce ne devrait pas être le rôle, une preuve au dire de M. Salomon. En fouillant les œuvres de Baglivi, dans l'édition de Pinel, j'ai trouvé, parmi les lettres qui forment l'appendice du second volume, deux lettres écrites en italien d'un médecin de Lecce *(in Salentinis Apuliæ)*, Tomaso Quarta. La première, datée du 20 février 1697, est une lettre de félicitations enthousiastes adressée à Baglivi pour son travail de *Praxi medicâ* et que Tomaso Quarta termine en se recommandant de l'amitié de Jacques, le frère unique et plus jeune de Georges (1). Dans la seconde lettre, datée du 9 novembre 1702, Tomaso Quarta manifeste à Baglivi une grande joie d'avoir, depuis deux jours, reçu par l'entremise de son père (per mano del signore padre di V. S.), le traité *immortel* de la *Fibre Motrice.* (2)

Mais poursuivons: M. Max Salomon nous montre Baglivi quittant Lecce pour aller en Dalmatie, puis à Venise (1690), ensuite à Florence, à Pavie, à Padoue (1691), à Bologne, où il resta quelque temps, ayant été en janvier 1692 atteint d'une fièvre violente. Enfin, au printemps de cette même année, Baglivi se rend à Rome. Dans ces diverses stations, son esprit curieux cherchait à se satisfaire. Il suivait assidument les cours, mais pour lui la théorie médicale était presque non avenue qui n'avait pas son point de départ, ses assises, au lit du malade. Aux yeux de Baglivi, l'observation consciencieuse des faits morbides, en même temps que l'étude des grands ancêtres de la médecine, tels qu'Hippocrate et Galien, suivant lui trop dédaignés, étaient bien plus importantes pour la connaissance de l'art de guérir que les spéculations à priori.

(1) Amicissimo mio signore Giacomo Baglivi suo unico fratello, e degno sacerdote.

(2) Il existe en outre dans ce recueil de lettres: 1° Une lettre (Epistola IX) écrite en latin, datée du mois d'avril 1700, et adressée à Baglivi, rénovateur de la médecine (Medicinæ restitutor) par un autre médecin du pays des Salentins, qui signe Nicolas Angelino ou Angelini (Nicolaum Angelinum); ce médecin, qui se dit un vieillard, après force compliments à Baglivi, lui rappelle que, quoique nés tous les deux à Raguse, son frère Jacques, prêtre savant et de bonnes mœurs, et lui Georges ont été élevés dès leur plus jeune âge chez les Salentins (Et ambo licet ortum debeatis Ragusis, illustri apud Dalmatas Urbi, ab ineunte tamen ætate apud nos in Salentinis estis educati). Aussi Nicolas Angelini n'hésite-t-il pas à dire à Georges Baglivi qu'il est la gloire des Salentins. — 2° Une autre lettre également en latin, datée de Lecce: (Aletii Salentinorum in Apuliâ) aux kalendes de mai 1697. Cette lettre de haute congratulation est écrite par Jean Dominique Putignanus à Baglivi, à qui il souhaite de longs jours dans l'intérêt non seulement de Rome, mais de l'univers entier et aussi dans l'intérêt de son excellent père, dont la vigueur et la vertu sont remarquables. (*Vive diù optimo sanè parenti tuo quem ego ob singularem ejus virtutem observo*).

II

En arrivant à Rome, Baglivi trouvait les anatomistes Lancisi et Pacchioni et le botaniste Jean-Baptiste Triomfetti, qui lui accordèrent leur amitié. Mais aussi il retrouvait Malpighi, dont il avait écouté les leçons à Bologne. Malpighi avait abandonné ses fructueuses recherches d'anatomie pour se livrer à la pratique de la médecine depuis qu'il avait répondu à l'appel d'Innocent XII, le nommant son médecin traitant. C'est à Bologne où, avant d'être pape, Innocent XII était cardinal légat, qu'il avait appris à estimer Malpighi à sa juste valeur. Les rapports de Baglivi avec Malpighi, maladif et plus vieux (il avait quarante ans de plus), furent moins intimes et moins cordiaux qu'avec Pacchioni qui était sur quelques points l'adversaire de Malpighi. Il n'avait d'ailleurs pas gagné en considération à quitter son microscope et ses dissections, ce Malpighi, dont les cures, au jugement de M. Salomon, n'étaient pas heureuses. Baglivi fut bientôt appelé à donner ses soins à son maître qui, le 25 juillet 1694, était frappé d'une première attaque d'apoplexie. Le 29 novembre suivant, Malpighi succomba à une seconde attaque.

Baglivi fit son autopsie le 1er décembre et l'on remarqua, affirme M. Salomon, que son rapport sur la maladie et sur les lésions trouvées à l'ouverture du corps, était rédigé d'une manière étonnamment froide et indifférente ; ce qui permet d'admettre qu'il existait un profond antagonisme entre ces deux hommes de science. Or, les deux relations de Baglivi sur la maladie et l'autopsie de Marcel Malpighi se trouvent imprimées *(Œuvres de Baglivi*, t. II, édition de Pinel, p. 386), et je ne trouve nullement justifiée l'allégation de froideur et d'indifférence dont M. Salomon la gratifie. Sans doute, dans une relation sobre de détails, faite à un point de vue scientifique, Baglivi était trop homme de tact pour y mêler les épanchements et les doléances d'une douleur inconsolable ; mais on y trouve très dignement exprimés les regrets qu'il a ressentis de la mort d'un anatomiste si sagace, enlevé très malheureusement *(miserrime lacessitus)* le 29 novembre, jour où, quatre heures après une nouvelle et plus violente attaque d'apoplexie, il s'envola vers l'Empyrée *(migravit ad Superos)*. Le rapport de l'autopsie est forcément encore plus sobre de phraséologie ; c'est, en somme, un procès-verbal très net des lésions observées (hypertrophie du cœur, petit calcul dans la vessie, épanchement d'environ deux livres de sang dans la cavité du ventricule droit du cerveau ; toute la dure-mère était excessivement *(præternaturaliter)* adhérente au crâne). On y lit cependant une phrase qu'on ne saurait appeler indifférente. Baglivi cite un témoignage que Malpighi lui-même lui avait donné plusieurs fois, pendant que cet homme *excellent* était au nombre des vivants *(ut pluries mihi testatus est, dum esset in vivis, vir optimus)*.

A cette époque, Baglivi était décidé à revenir dans son pays d'adoption, à Lecce ; mais cette résolution déplut à Innocent XII, qui estimait beaucoup le jeune médecin, et qui insista pour le garder à Rome, lui faisant entrevoir l'espérance de posséder la chaire d'anatomie qu'occupait alors Lancisi. En effet, en 1696, le pape nomma Lancisi premier professeur de clinique médicale, et un concours public fut ouvert pour obtenir la chaire d'anatomie. Baglivi resta, de haute lutte et très brillamment, le vainqueur.

Le voilà, à vingt-huit ans, dans une des plus belles situations scientifiques, dans l'archilycée de la Sapience. Il ne tarda pas à prouver combien il en était digne, car c'est cette même année qu'il publia son premier ouvrage de médecine : *De Praxi medicâ libri duo*.

Baglivi dédia ce livre à son protecteur, à son bienfaiteur, le pape Innocent XII. Dans cette œuvre de haute philosophie médicale, Baglivi a montré une maturité intellectuelle des plus extraordinaires, n'étant âgé que de vingt-huit ans lorsque parut ce livre. Aussi les esprits étroits, pour ne pas dire moroses ou mal intentionnés, ont-ils reproché à cette merveilleuse intelligence d'avoir osé aborder, si jeune encore, une entreprise qui semble ne pouvoir être que l'affaire d'un vieillard, ou au moins d'un

homme mûr, rompu à une pratique médicale de tous les instants. Ils sont allés, cherchant partout des contradictions (le plus souvent insignifiantes), des préceptes discutables, des fautes légères, là où l'on reconnaît, là où l'on est forcé d'admirer une sûreté de touche étonnante. Autant vaudrait reprocher à l'Océan le peu de consistance de ses vagues et oublier la force, la puissance de ces eaux, qui portent et supportent, sans se lasser, des vaisseaux immenses. Pourquoi blâmer l'audace accomplissant des prodiges? Y aurait-il présomption? Et après? L'œuvre magistrale résiste à ces attaques. Le livre de Baglivi est une production de génie. C'est un phare qui est allumé au-devant d'un port, port à côté duquel il est permis de passer, mais où l'on est sûr de trouver un asile.

Aussi, quel enthousiasme l'apparition de ce livre n'excita-t-elle pas dans le monde médical! Le pape pouvait être fier de son pupille, et à juste titre. La Société royale de Londres ne tarda pas à nommer Baglivi membre honoraire de cette corporation scientifique (1697). En Allemagne, l'Académie Léopoldine lui conférait, deux ans après, le même titre; puis venait l'Académie des Sciences de Sienne. Et c'étaient là les meilleures récompenses que Baglivi attendît de ses travaux et qui l'enorgueillissaient presque.

Pourtant, on doit le reconnaître, Baglivi n'avait point fait de grandes découvertes. Il ambitionnait seulement le mérite de chercher à ramener le médecin à l'étude du divin Hippocrate. C'est qu'il savait profiter de l'expérience acquise au lit des malades, comme l'aurait fait un Sydenham, en affranchissant la médecine des hypothèses et des explications purement théoriques. Et, en cela. Baglivi a fait preuve d'une admirable maturité, et la postérité lui en reste reconnaissante.

C'était sans doute un utile projet, mais non, comme le dit M. Salomon, un projet original, car François Bacon l'avait eu longtemps auparavant et l'avait développé dans sa *Nouvelle Atlantide*, que celui d'organiser une corporation de chercheurs dont chaque membre se consacrerait à l'étude d'une maladie unique, durant tout le temps de son activité scientifique. Cette étude devait puiser ses matériaux dans une double source de renseignements : d'une part, l'observation directe d'une maladie ; de l'autre, l'examen consciencieux de tous les travaux publiés sur la même maladie, par les autres médecins, tant anciens que modernes. De cette accumulation d'observations et de recherches, Baglivi pouvait espérer, et à juste titre, un grand profit pour la médecine. Naturellement, une pareille proposition fut tournée en ridicule, et à peine chercha-t-on à l'excuser en invoquant la grande jeunesse de celui qui la lançait à nouveau dans le monde scientifique.

Cependant que voyons-nous aujourd'hui? Cette conception, toujours repoussée en principe, a fait quand même son chemin, et bon nombre de praticiens ont d'abord par la force des choses, puis par la nécessité, et trop souvent par intérêt, spécialisé leurs recherches à telles ou telles catégories de maladies. Si bien qu'on se pose cette question : Ne serait-on pas arrrivé plus vite à la somme de connaissances dont nous sommes justement fiers, si, depuis tantôt deux siècles, on avait mis en pratique les conseils de Baglivi? Est-ce trop de la vie d'un homme pour l'étude de la tuberculose, de la fièvre typhoïde, de la fièvre jaune, de la lèpre, de la pneumonie ou de la fièvre puerpérale?

III

Se rapprochant plutôt, dans ses principes, des *iatromécaniciens*, Baglivi, qui n'était point absolu dans ses idées, savait faire des emprunts aux *iatrochimistes*, comme lorsqu'il parle d'une fermentation du sang. Il réprouvait énergiquement la polypharmacie et l'emploi des moyens énergiques surtout contre les maladies aiguës, dont la plupart se guérissent d'elles-mêmes avec l'aide d'un bon régime diététique : « Je peux confesser, dit-il, que dans les fièvres inflammatoires, et spécialement dans

la variole, après la saignée (si toutefois la violence de la fièvre, l'impétuosité des humeurs vers la tête ou les autres viscères et des symptômes analogues la réclament), j'ai obtenu le plus souvent de très heureuses guérisons, pour n'avoir prescrit qu'une alimentation très légère et des diluants. L'emploi des remèdes actifs vient sans cela troubler l'œuvre de la nature et la mène à mal. »

Dans un mémoire écrit dès 1696 et dirigé contre l'abus de la médication vésicante *(De usu et abusu Vesicantium)*, Baglivi, se fondant sur des vivisections et sur des expériences raisonnées faites en 1692, alors qu'il n'avait que 23 ans, démontrait le grand danger des vésicatoires. Cette réprobation, dit fort justement M. Salomon, lui fut reprochée par des médecins qui semblaient prendre à tâche d'oublier que Baglivi ne combattait qu'une méthode alors fort exagérée par ceux qui ne craignaient pas d'appliquer à la fois à un pauvre patient cinq ou six grands vésicatoires, thérapeutique évidemment cruelle, sinon dangereuse.

Ce fut à l'âge de 32 ans, en 1700, que Baglivi publia son Traité *de Fibrâ motrice et morbosâ*. Traité qui reparut avec additions en 1701. Ce livre vint défendre la pathologie solidiste contre la théorie humorale. Baglivi y décrit deux espèces de fibres dont les caractères communs sont *la tension et le relâchement*, et dont les caractères distinctifs sont d'être, les unes musculaires, les autres membraneuses, ce que nous traduisons aujourd'hui par fibres musculaires striées et fibres musculaires lisses. La dure-mère, selon Baglivi, a une structure musculaire, et elle fonctionne comme un muscle, comprimant le cerveau lorsqu'elle se tend, le déprimant lorsqu'elle se relâche, et provoquant des mouvements de systole et de diastole dans l'encéphale, mouvements qui se constatent facilement chez les nouveaux-nés, et supposés analogues aux mouvements du cœur. Seulement la dure-mère, ne se contentant pas de recouvrir le cerveau, mais pénétrant dans ses anfractuosités et le divisant en deux hémisphères, il s'ensuit que les paralysies n'atteignent que la moitié du corps, de la face et du crâne.

C'est à cette époque que Pacchioni publia le résultat de ses recherches sur le fonctionnement de cette enveloppe, si bien que l'on avança que Baglivi avait utilisé dans ses considérations les confidences de Pacchioni. Aussi l'accusa-t-on de plagiat. M. Salomon cherche à disculper Baglivi en faisant observer que son client est loin de nier, dans l'exposé de sa théorie, la part qui revient à Pacchioni, puisqu'il invoque le nom et l'autorité de ce professeur, comme ayant reconnu anatomiquement la nature musculaire de la dure-mère (dans laquelle il a décrit trois séries de fibres qui s'étendent les unes sur les autres et s'entrecoupent entre elles sur la partie convexe du cerveau, tandis que sur la partie concave, il n'existe que deux sortes de fibres). Par le seul fait que Baglivi affirme que sa théorie n'est que la conséquence des observations et des recherches de Pacchioni, il s'absout lui-même de l'inculpation de plagiat. Au surplus, il avait participé (1) aux études de Pacchioni, et devait avoir souvent et longuement conversé avec lui sur ce sujet; y aurait-il rien d'étonnant à ce que ces deux médecins soient arrivés chacun de leur côté et presque simultanément aux mêmes conclusions ?

A ces raisons de fait invoquées par M. Salomon en faveur de Baglivi, nous permettra-t-on d'ajouter des raisons d'un autre ordre ? Et d'abord, Pacchioni a dit des vérités; Baglivi a échafaudé des erreurs d'induction sur ces vérités. Y a-t-il plagiat ? Non. Et puis voici une preuve morale, et qui n'est pas sans valeur, de l'intégrité de Baglivi au point de vue du soupçon de plagiat. Un plagiaire serait-il capable de stigmatiser d'une façon aussi énergique le crime de plagiat que Baglivi a su le faire à propos d'un Ludovicus Dolce qui, ayant traduit du latin en étrusque le livre sur les

(1) Baglivi le dit formellement : « D. Pacchionus cùm esset Medicus secundarius in nosocomio *Consolationis*, plura sæpe mecum anatomica experimenta exercebat, tùm super animalibus vivis, tum super hominum cadaveribus, ut solidorum corporis animati materiam nobiscum unà illustraret. » *(De Fibrâ motrice*, lib. I. édition Pinel. t. I, p. 372). — Baglivi a pris soin de réfuter d'ailleurs plus directement ces imputations calomnieuses dans une lettre que l'on peut lire dans la préface mise en tête de l'édition des œuvres complètes de Baglivi publiées à Lyon, chez Anisson en 1713.

Pierres précieuses de Camillus Léonardus Pisannensis (*de Gemmis*), avait supprimé le nom de l'auteur et y avait substitué le sien (livre édité à Venise en 1565) ? « O detestabile furtum, s'écrie Baglivi (1), ô calamitatem deplorandam Litterariæ Reipublicæ ! Quæ quidem calamitas, ne dicam pestis, cum nostris etiam temporibus vigeat, utile admodum esset, si quis Plagiariorum historiam texeret, et veris authoribus sua opera restitueret. » « *O vol abominable, ô déplorable calamité dans la République des lettres, calamité que je devrais appeler un fléau, une peste !.* »

Un plagiaire profèrerait-il de pareilles objurgations ? Baglivi semble ne pas trouver de mot assez fort pour stigmatiser la honte du plagiat : Vol, calamité, peste, rien ne paraît suffisant ; un qualificatif vient toujours augmenter l'horreur que l'action lui inspire. Et puis encore ne pourrait-on pas invoquer en faveur de Baglivi cette honnêteté, cette sincérité d'observation, cette passion pour la vérité, qui ressortent à tout instant et, pour ainsi dire, à chaque page de ses œuvres ?

Et cependant Baglivi fut accusé d'un autre plagiat ; il aurait emprunté à Redi, sans le citer, l'idée que tout ce qui vit naît d'un œuf. Une pareille imputation, dirons-nous avec M. Salomon, ne saurait être prise au sérieux. Cette proposition avait été émise bien longtemps déjà avant Redi, et à diverses reprises attaquée ; elle formait depuis des années le sujet de discussions très vives entre les savants. Sans doute Redi avait eu la gloire de prouver expérimentalement et d'une manière absolument précise, pour une série considérable d'animaux inférieurs, leur provenance d'un œuf et avait supprimé tout appui à l'hypothèse de la génération équivoque ; Baglivi n'en a pas moins le mérite de s'être rangé avec tant de jugement du côté de la vérité en disant : « Le principe de tout animal et de tout végétal a un œuf pour point de départ : *Omne animalium et vegetantium principium et origo ab ovo est.* »

Une troisième inculpation de même genre, et assurément plus grave, devait encore être adressée par Haller à Baglivi pour avoir, dans sa huitième dissertation *de Observationibus anatomicis et practicis*, transcrit presque à la lettre, et sans citer le nom de l'auteur, la relation de Malpighi sur l'examen fait au microscope de la circulation du sang chez les grenouilles vivantes. On pourrait alléguer que la relation de Malpighi n'a été publiée (dans ses Œuvres posthumes) qu'un an après que Baglivi eût fait paraître son travail. Mais si l'on se rappelle que Baglivi avait dû prendre des notes au cours professé par Malpighi et avait dû assister à ses expériences, il est permis d'admettre que l'élève avait pu répéter et contrôler plus tard ces expériences, si bien que M. Salomon conclut que les expériences de Baglivi diffèrent de celles de Malpighi et en sont le développement. Mais Baglivi ne serait-il pas mieux et plus facilement justifié si l'on se contentait de faire remarquer le peu d'importance de la plupart de ces dissertations qui ne sont que des notes, des extraits, des résumés imprimés sans suite, pour faire nombre et pour donner à son livre la matière suffisante à constituer un volume *raisonnable ?* (2)

Néanmoins, la vie de Baglivi se poursuivait sous les meilleurs auspices. Il était un des professeurs les plus en vue ; ses cours étaient fréquentés par de nombreux élèves, tant la forme en était élégante, et dans sa pratique il pouvait être fier de sa clientèle qui se recrutait dans la meilleure société. Aussi, après la mort de son bienfaiteur Innocent XII, survenue le 29 septembre 1700, sa brillante situation ne se modifia aucunement, car le nouveau pape, Clément XI, se montra également bien-

(1) *De vegetatione lapidum.* Œuvres de Baglivi, édition Pinel, t. II, p. 174.

(2) Voici, d'ailleurs, ce que Baglivi dit dans sa préface : « Ut ergo hic meus liber justi opusculi molem æquet, quatuor has subdidi experientias, quæ in privatis annotatiunculis confusè ac ruditer exstabant ; utque gratificaret anatomicis, addidi quoque cadaveris Domini Malpighi sectionem, à me anno elapso Romæ factam. » Ne semble-t-il qu'on ait voulu s'amuser à juger de la valeur d'un homme, à incriminer cet homme, en s'obstinant à examiner de près comme les épluchures que l'on a pu trouver chez lui ?

veillant pour sa personne et le nomma, au commencement de l'année suivante (1701), professeur de médecine théorique.

La santé de Baglivi s'était jusqu'ici maintenue fort bonne. Mais, ainsi qu'il l'a lui-même rapporté, il fut, à la date du 20 janvier 1702, atteint de fièvre avec céphalalgie très intense, attribuée à un travail intellectuel trop continu et trop acharné, à la fatigue occasionnée par les exigences de sa clientèle et *peut-être aussi à l'abus du chocolat.* Il se remit de ses malaises en huit jours, grâce à une double purgation et à des bains de pieds répétés.

En dehors de son enseignement et de sa pratique médicale, Baglivi se créait encore d'autres occupations : il était un publiciste fécond. Il donnait (vers 1700) son traité de *Anatome fibrorum, de motu musculorum ac de morbis solidorum*, que l'on peut considérer comme l'exposition développée de ses idées de pathologie solidiste ; il publiait, en outre, la relation de ses principales recherches expérimentales sur la salive, sur la bile et aussi sur le sang. Il démontrait que l'entrée de l'air dans les poumons était due moins à l'action des muscles respiratoires qu'à la différence de pression au dehors et au dedans du thorax. Puis vinrent quelques petites dissertations : *De vegetatione lapidum* (Baglivi y admet la croissance des pierres, 1703) ; *De terræ motu romano et urbium adjacentium, anno 1703.*

Comme dernière publication, citons trois dissertations avec un appendice adressées à Pierre Hotton, dans lesquelles Baglivi développe à nouveau ses hypothèses sur les mouvements de la dure-mère. Enfin, il ne nous est pas permis d'oublier de consigner ici la mise au jour, pridiè kalendarum octobris 1696 (1), de son *Traité de la Tarentule*, Traité jugé fort imparfait par tous les biographes, y compris M. Salomon, comme empreint d'une trop grande crédulité. Mais si l'on se reporte au temps où ce travail a paru, on ne saurait souscrire à l'opinion de ses critiques. Car ce livre est avant tout un recueil de faits, et, sur un sujet aussi obscur à l'époque de Baglivi, on ne peut qu'admirer la sagacité d'un esprit qui a su ne pas trop déraisonner et accumuler sans commentaires trop aventurés une multitude d'observations sincèrement recueillies.

En 1705, dans le courant de l'automne, Baglivi fut frappé d'une maladie abdominale qui s'accompagna d'ascite. Mais son corps, jeune encore, résista longtemps, et le prototype de notre Bichat ne succomba qu'après de longues souffrances, le 17 juin 1707, à l'âge de trente-huit ans, neuf mois et neuf jours.

IV

Telle fut, arrêtée aujourd'hui dans ses principaux traits, la vie de Georges Baglivi, de celui que ses contemporains ont appelé le Sydenham de l'Italie. Nous avons pris pour guide la récente biographie publiée par M. Max Salomon ; malheureusement, elle nous a paru fort insuffisante, surtout au point de vue documentaire. Pas de références, en effet, dans cette biographie de Baglivi. A tout instant, si on veut rechercher où se trouve la preuve et qui possède la preuve de telle ou telle assertion ; si on se demande : qui dit cela ? M. Salomon semble vous répondre par le mot cornélien de Médée :

«.......................... Moi,
Moi, dis-je, et c'est assez....»

Cela ne pouvait nous suffire. Nous voulions des témoignages, car nous avons sur les recherches d'érudition la même opinion que Baglivi lui-même professait à l'égard des livres. « Le seul moyen de profiter des livres, dit-il dans son *Traité de la pratique médicale*, c'est, avant tout, de les comprendre ; une fois compris, attendez, pour adopter tout ce qu'ils disent, que vous soyez assuré que ce qu'ils disent est vrai ou non. Demandez à votre raison la solution des questions que vous voyez posées en tête des livres. »

(1) C'est la date de la dédicace de ce livre. L'introduction porte la date du mois de novembre 1695.

J'ai donc voulu m'assurer de la véracité des assertions de M. Salomon. Il nous a dit que c'est d'une lecture attentive des œuvres de Baglivi qu'il a pu arriver à déduire les péripéties de son existence. En ceci, M. Salomon exagère, car ce ne peut être dans les livres de Baglivi qu'il a trouvé la date de sa mort. Jérôme Cardan, seul au monde, a pu faire un pareil tour de force de mourir le jour même qu'il avait indiqué. Et encore les mauvais langues prétendent que, pour réaliser sa prophétie, Cardan aida la mort à venir à la date qu'il lui avait assignée. Rien de pareil pour Baglivi. Mais M. Salomon ne nous découvre pas plus les sources des renseignements qui lui ont permis de fixer la date de la mort, qu'il ne nous avait donné les indications des passages sur lesquels ils s'est appuyé pour édifier le reste de la biographie de notre héros.

Aussi avons-nous été obligé de relire l'œuvre entière du médecin d'Innocent XII. Et aujourd'hui nous ne saurions garder rancune à M. Salomon de la peine qu'il aurait pu facilement nous épargner, car il nous a procuré, en même temps, un véritable plaisir en nous fournissant l'occasion de faire une ample connaissance avec un vrai médecin de génie. Le style de Baglivi est en effet des plus élégants. Sa langue est nette et facile à saisir. Et puis que de choses nous avons pu trouver dans ces pages si riches et si personnelles. Oui, si personnelles! à l'exception toutefois du *Traité de pratique médicale*, œuvre de haute volée, didactique, magistrale et surtout aphoristique dans laquelle l'écrivain s'efface ou se cache derrière le héraut chargé de promulguer les arrêts de la médecine traditionnelle. (1)

Par contre, dans ses autres ouvrages, nous voyons à chaque instant l'auteur se mettre en scène. Aussi quelle riche moisson de faits ne trouve-t-on pas dans l'œuvre de Baglivi: les uns éclairant sa vie propre, son caractère, la tournure de son esprit, les détails de son existence; les autres jetant un jour inattendu sur les habitudes de son temps. Ici, nous le voyons constater le petit nombre de remèdes efficaces, et, de suite après, déplorer le grand nombre de victimes faites par l'abus des remèdes (2). Et il invoque, à l'appui de son opinion, Harris (de Londres), le belge Hotton, les Suisses Le Clerc, Manget et Chenaud, et Schrock, de Augsbourg, et son grand ami Lanzoni, de Ferrare. Ici (3) et puis là encore (4), nous le voyons repousser avec indignation l'emploi du quinquina dans les fièvres, comme ne pouvant convenir à Rome: « C'est à Rome que j'écris, moi, dit-il; c'est au milieu de l'atmosphère romaine. Qu'ils disent donc tout ce qu'ils voudront, les fauteurs éternels du quinquina : dans d'autres pays, dans des villes différentes, ce médicament peut être un remède souverain; mais à Rome, il est plein de dangers, je le sais par expérience, et je ne m'en sers jamais, ou très rarement du moins ». En revanche, la camomille obtient tous les suffrages de Baglivi (après le sel ammoniaque). « La camomille est le premier des fébrifuges; c'est le remède infaillible (5). Il a guéri récemment, ajoute-t-il, une fièvre quarte », etc.

Et cependant c'est le même Baglivi qui a écrit cette page, si vraie encore de nos jours sur les idoles médicales, sur les opinions préconçues : « Souples esclaves, obéissant aux moindres signes de leurs frivoles divinités, les médecins ferment

(1) Et encore pourrait-on signaler quelques hors-d'œuvres, même dans cet ouvrage; comme, par exemple, lorsqu'en parlant d'un asthmatique qu'il avait soigné au mois de Mai 1700, il prend occasion de cette date pour nous dire : C'est le 20 du même mois qu'arriva dans les murs de Rome Côme III, grand duc de Toscane, etc. (voir la traduction de Boucher, p. 203), et pour nous raconter comment ce prince fut institué chanoine dans le chapitre de Saint-Pierre dans le seul but de lui permettre de « toucher les saintes et illustres reliques conservées dans cette église ».

(2) « Tyrones mei, quam paucis remediis curantur morbi! Quamplures vita tollit remediorum farrago. » (Edit. Pinel, t. I, p. 350)

(3) *De Praxi medica* (Edit. Pinel, t. I, p. 72).

(4) *De morborum successionibus* (t. I, p. 537).

(5) *Nunquam fallit, est que princeps omnium febrifugorum* (t. I, p. 538).

l'œil et l'oreille aux conseils de l'intelligence, comme à ceux de la nature (1), d'où il suit nécessairement que la droite raison n'étant point consultée, les résolutions ne sont plus que des conséquences d'opinions préconçues et arrêtées d'avance.

« Il y a beaucoup d'idoles de cette nature ; examinons seulement celles qui se présentent pour le moment à notre esprit.

« Une médication a bien réussi une fois ou deux : beaucoup de médecins, par cela seul, ou plutôt par suite d'une tendance naturelle à s'exagérer l'action des remèdes, ou même à leur prêter une action qu'ils n'ont pas, se laisseront aller de suite à faire de ce médicament une sorte de panacée suffisante pour combattre et pour vaincre toutes les maladies. Voilà ce qui fait que l'on voit des médecins prôner indistinctement contre toute espèce d'affections l'usage du lait ou du petit-lait ; d'autres en font autant pour les remèdes spiritueux ou diffusibles ; ce sont les acides ou les alcalins qui ont toute la confiance de ceux-ci ; ceux-là, au contraire, la donnent tout entière aux purgatifs et aux saignées. C'est ainsi que chacun d'eux, suivant son caractère particulier ou les jeunes impressions des commencements de sa pratique, s'arrête, pour ainsi dire, à ces médicaments ou à d'autres semblables, abandonnant follement ou méprisant tout le reste, malgré l'évidence d'une utilité longtemps éprouvée.

« Il y a une autre classe de médecins : ceux-là se laissent absorber par un principe de théorie ou de pratique qu'ils ont puisé dans les livres ou dans leur propre imagination ; puis on les voit torturer la thérapeutique, plier de mille manières le traitement de chaque malade, pour le tailler, s'il est permis de le dire, sur le patron de ce principe.

« Ce serait gratuitement perdre son temps que de passer en revue chacun de ces dogmes trompeurs, ils viendront d'eux-mêmes s'offrir à l'esprit de quiconque voudra réfléchir avec quelque soin sur la tendance et les travaux des médecins modernes, ces hommes auxquels il a suffi de deux choses, *examiner peu et juger sur rien*, pour renverser presque et pour détruire la pratique médicale toute entière. »

Quelle admirable peinture et quelle prescience des rotations sur place de quelques uns des fakirs de la médecine contemporaine !

Baglivi était comme la plupart des médecins de son siècle, qui, à l'exemple de Guy Patin et de Gabriel Naudé, après une assertion pouvant être taxée d'hérétique, après une page sentant le fagot, se hâtaient d'affirmer leur dévouement aux doctrines orthodoxes. Aussi, tout en paraissant incliner à l'opinion de Galilée, Baglivi (2), dès qu'il a signalé l'enseignement de l'Ecole de Bourgogne (Scholæ Burgundiæ) sur le mouvement de la terre, s'empresse-t-il d'ajouter que la croyance à ce mouvement est condamnée par l'Eglise Romaine, à laquelle lui, Baglivi, se soumet, *étant prêt à verser tout son sang, si l'occasion s'en présente, pour la défense de ses doctrines*, (pro eâque, sanguinem, si occasio dabitur effundam).

Presque à chaque page des ouvrages de Baglivi, sous l'œuvre on voit et on sent vivre l'homme. Ici il se montre indigné de ce qu'il puisse y avoir des médecins qui osent écrire sur la médecine dans leur idiome national, dans une langue vulgaire : « La langue romaine, ajoute-t-il, doit être la langue de la République médicale aussi bien que celle de la République des lettres. » (3).

Là, Baglivi fait l'éloge des vivisections. Esprit ouvert et avant tout désireux de faire avancer la science, il confesse hautement que toutes les bonnes découvertes

(1) J'emprunte la traduction de J. Boucher, p 22.

(2) *De vegetatione Lapidum*, édit. Pinel, T. II. p. 160.

(3) Reipublicæ medicæ et litterariæ lingua Romana esto. Per eam jura dicuntor in medicinâ, et populi arcentor à scientiarum mysteriis. Quid Gallicâ, quid Anglicâ, quid Germanicâ linguâ medicina sacra in vulgus proferre juvat ? » T. I, p. 531.

anatomiques qui avaient été faites en Italie et au-delà des Alpes étaient dues à l'immolation d'animaux (1).

Ailleurs, nous trouvons des indications (2) sur l'enseignement de la botanique à l'archi-lycée de Rome. Le professeur J.-B. Triomfetti y avait installé un jardin des Plantes (*Hortus medicus*) sans pareil, où il avait eu la gloire de réunir plus de six mille plantes, la plupart exotiques, venant des Indes, de l'Afrique et de l'Orient, plantes que le professeur s'était procurées, souvent à grands frais.

Il y a tantôt deux siècles, les autopsies n'étaient pas rares à Rome, surtout dans les hautes classes de la société. Nous savons déjà que Baglivi avait fait l'autopsie de Malpighi. Il parle encore dans ses œuvres de l'autopsie du cardinal Norisius, son propre ami, mort le 23 février 1704, année non moins (3) mémorable que l'année 1703, qui vit de grands tremblements de terre et de grandes fêtes publiques organisées à l'occasion de la découverte de la colonne Antonine. Le cardinal Norisius, d'une érudition étonnante, surtout dans les choses de l'antiquité (*stupendæ, potissimum in re antiquariâ, eruditionis*), aimait et protégeait beaucoup Baglivi, qu'il avait vu pour la première fois à Florence (4). A Rome, où il le revit, il put l'apprécier bien plus encore, et Baglivi le lui rendait bien. Son autopsie fit trouver dans la cavité abdominale environ soixante livres de liquide séreux; les intestins étaient très foncés. Deux ans après, Baglivi avait encore à faire l'autopsie d'un autre cardinal, Célestin Sfondrato, mort le 4 septembre 1706.

En 1703, Baglivi nous apprend que des statues de marbre vinrent compléter celles qu'Alexandre VII avait fait placer dans la Basilique de Saint-Pierre (5). Partout, à chaque instant, et alors même qu'on s'y attend le moins, Baglivi, on le voit fournit des renseignements sur les faits les plus divers et souvent les plus étrangers à la médecine.

Par une lecture attentive des œuvres de Baglivi, on pourrait reconstituer l'ordre de ses pérégrinations à travers les villes savantes de l'Italie. Au mois de juillet 1685, Baglivi était à Naples (6); au mois de mars 1687, âgé de 18 ans et demi, Baglivi était aussi à Naples (7), et il y était encore, étudiant la médecine (8), le 5 juin 1688, veille de la Pentecôte, jour où il y eut un grand tremblement de terre qui jeta l'épouvante dans toute la ville. Il semble même avéré que Baglivi a exercé la médecine à Naples, si l'on en croit un passage (t. II, p. 320) de son ouvrage sur la Tarentule : (Elapso decennio, dùm exercerem praxim Neapoli).

Au commencement de l'année 1691, nous trouvons Baglivi à Padoue. C'est dans cette ville qu'il a vu soigner par Marchetti les ulcères à l'aide du feu *(Patavii, curante Domino Marchetto).*

Quand Baglivi alla-t-il à Bologne ? Nous l'ignorons. Cependant il fit dans cette ville des recherches originales, ainsi qu'en témoignent divers passages de sa dissertation sur l'expérimentation anatomo-pathologique chez les animaux *(de experimentis*

(1) T. II. p. 373.
(2) T. II, p. 52.
(3) T. II, p. 247.
(4) C'est au cardinal Norisius que Baglivi avait dédié son mémoire : De usu et abusu vesicantium.
(5) T. II, p. 275.
(6) T. II, p. 375.
(7) T. II, p. 197.
(8) T. II, p. 19.

anatomico-practicis). Baglivi quitta Bologne en 1692 et vint à Rome cette même année (t. II, p. 351).

Nous trouverions encore d'autres renseignements dans les lettres de Baglivi qui ont été conservées, tant celles adressées à Nicolas Andry, de Paris, que celles qui s'adressent à G. Harris, de Londres.

Nous y verrions encore que Philippe Hecquet, celui-là même que l'on prétend avoir servi de modèle à Le Sage pour le médecin Sangrado de Gil Blas, était l'ami et le correspondant de Baglivi (1). Mais nous n'en finirions pas. Il est temps de s'arrêter.

Après avoir précisé de notre mieux les diverses phases de la vie de Baglivi d'après les renseignements qu'il a fournis lui-même dans ses œuvres, nous revenons à notre point de départ, à la facilité avec laquelle les érudits de profession se laissent aller à donner des renseignements erronés sur un homme dont, ayant les œuvres entre les mains, ils pourraient parler en toute compétence.

Nous ne voudrions pas cependant que l'on pût se méprendre sur nos intentions. il n'est jamais entré dans notre esprit de vouloir condamner sans appel tous les hommes qui font métier d'érudition médicale. Nous n'avons eu l'intention que de prêcher une certaine défiance vis-à-vis de ceux qui ont semé et qui sèment encore des erreurs à qui mieux mieux. Et dans le groupe de ces prétendus érudits nous formerions volontiers deux classes :

La première, composée de ceux qui, traitant de l'histoire générale de la médecine, peuvent être facilement excusés de n'avoir pas donné de dates précises ; car ils ne font qu'emprunter des renseignements.

La seconde classe comprendrait les médecins plus coupables qui, chargés d'écrire une biographie, ne peuvent être absous, d'abord de n'avoir pas constaté les divergences dans les auteurs, ou, s'étant aperçus de ces divergences, d'avoir passé outre, mettant leurs affirmations au hasard. Ah ! combien d'érudits comme ceux-là ne donnerions-nous pas pour un Alphonse Corradi, de Pavie, par exemple, pour cet homme que la science doit pleurer, car, avec le flair du chercheur, il possédait l'étendue des connaissances qui permet de trouver, le jugement qui fixe les découvertes et cette conscience scrupuleuse qui, en empêchant de s'aventurer sur des écueils comme en pays conquis, vous garde des citations inexactes ou tronquées comme d'une faute capitale ?

(1) C'est Hecquet qui a mis une préface de 39 pages en tête de l'édition des œuvres complètes de Baglivi, imprimées en 1713 par Marcellin Sibert, pour le libraire Jacques Anisson, de Lyon.

Herbin, à Montluçon. — Imprimerie du *Centre Médical*.